

Prisonniers de guerre allemands dans le Médoc - un bilan intermédiaire

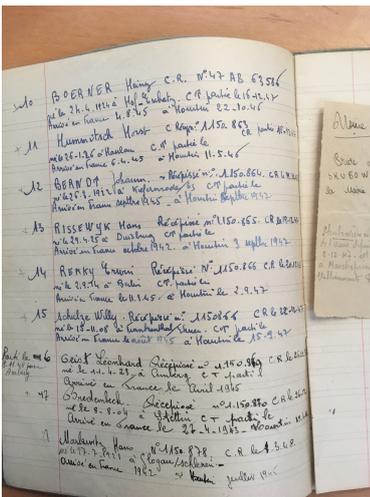
1. le contexte

Le Médoc n'a que rarement fait l'objet d'un intérêt historique d'une certaine ampleur ; la dernière fois ce fut probablement dans les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, lorsque, dans la seconde moitié d'avril 1945, le Médoc septentrional, devenu sous occupation allemande la « forteresse Gironde Sud », fut libéré. Avec la reddition des dernières unités allemandes dans cette région, environ 3 000 soldats allemands sont partis en captivité. Bien que par la suite beaucoup d'entre eux aient passé deux ans ou plus dans le Médoc, et que certains y soient restés pour le reste de leur vie, leur souvenir s'est comme évaporé, à l'exception de quelques traces ponctuelles.

C'est dans ce contexte qu'à l'initiative des opérateurs du site Internet Medoc-actif, un petit groupe de personnes intéressées s'est mis à enquêter sur le sort des prisonniers de guerre allemands détenus dans le Médoc après 1945. Plusieurs demandes de renseignements émanant de filles et de fils d'anciens membres de la Wehrmacht, déployés dans le Médoc pendant les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, ont donné l'impulsion. Qu'est-il arrivé à leurs pères après la reddition de la forteresse de Gironde Sud ? Où avaient été détenus les soldats allemands qui avaient survécu à l'enfer des bombardements Alliés ? Où ont-ils été utilisés, autrement que pour le déminage ? Comment vivait la population dans la période qui a suivi immédiatement la fin de la guerre ? Dans quels événements les prisonniers allemands ont-ils été impliqués pendant cette période ?

2. premières étapes

En plus de leurs questions, les fils et filles allemands ont apporté avec eux toute une série de documents, de photos et de souvenirs de leurs pères, mais les lacunes restent très grandes.



Notre groupe de travail a décidé de commencer par interroger systématiquement les mairies du Médoc. Quels sont les documents encore disponibles qui pourraient fournir des informations sur le sort des prisonniers de guerre allemands ? Et nous avons aussi demandé de l'aide au Médocains de nos connaissances. Mais cette piste n'a pas donné grand-chose. Dans les archives des mairies, rares sont les documents datant d'avant et d'après la fin de la guerre, comme par exemple des listes de prisonniers de guerre trouvées à Hourtin, ou ce document trouvé à Saint-Vivien, sur l'utilisation de prisonniers de guerre allemands aux travaux de réparations de digues dans cette commune :

“30 mars 1945: « Après 5 années d'occupation allemande et 10 mois pendant lesquels, avant l'attaque française et leur reddition, les allemands ont organisé par tous les moyens en leur pouvoir

la défense de la forteresse Médoc, nos mattes et digues sur toute leur longueur ont subi des dégâts considérables : inondation totale par suite des brèches, mines, écluses et ouvrages de défenses brisés etc...Pas de coupure aux ports de Goulée et de Richard ». En conséquence le Syndicat des mattes considère que les prisonniers allemands doivent participer à la reconstruction des digues.”

Nous avons eu ensuite la possibilité d'attirer l'attention sur notre projet par un appel à témoignage et un article sur nos recherches diffusés dans « Médoc actif », dans le « Journal du Médoc » et dans « Sud Ouest ». La rédaction de Médoc actif a par exemple reçu la lettre suivante :

“J'ai lu votre article sur les PG avec grand intérêt. Après la chute du Mur, j'ai raconté à mon oncle Fritz Hahn, artisan-boucher à Weißenfels/Saxe-Anhalt (en ex-RDA), que j'avais un bungalow de vacances au CHM à Montalivet. Là-dessus, mon oncle m'a dit qu'il avait été à Saint Vivien alors qu'il avait à peine 18 ans. Il s'était porté volontaire pour le déminage à cause des meilleures rations alimentaires promises. Tous les jours, les PG allaient à pied de Saint Vivien à la plage de Montalivet et retour. Pendant la journée, ils fouillaient la plage avec des bâtons à la recherche des mines; ils auraient été surveillés par un soldat alsacien assis sur une chaise placée sur un support porté par 4 PG. Il y a eu des pertes, il ne pouvait pas dire combien. C'est ainsi que mon oncle a donc contribué à ce que nous puissions aujourd'hui profiter de la plage relativement sans danger.”

3. entrevues personnelles et recherches sur Internet

Les articles du journal ont provoqué de vives réactions de la part des lecteurs et ont permis de retrouver la trace d'une famille française qui avait employé un prisonnier de guerre pendant la période en question :

“Charly est d'abord arrivé à Vensac dans une famille de brutes. Il (la brute) avait pris 6 prisonniers et il les attelait à la faucheuse et il les faisait travailler comme des animaux et à la fin de la journée il leurs donnait un peu à manger. Et le soir il faisait l'amour avec sa femme devant eux pour les humilier. Il s'appelait « Cagouille ». Tout le monde le connaissait. Il avait été dénoncé à la Préfecture. C'est un voisin qui a dit à mon père que s'il voulait un prisonnier allemand il y en avait un qui parlait français. Quand il est arrivé, il a mangé comme nous. On l'a servi comme nous, comme quelqu'un de normal. Il faisait tous les travaux qu'il y a à faire dans une ferme, il aidait ma mère. Il avait sa chambre dans la ferme. (située sur la route entre Vendays et Hourtin : camping à la ferme). La maison était presque neuve au début de la guerre, c'est l'armée allemande qui l'a étrennée. Elle est restée deux ans, puis Charly y a habité et plus tard sa fille y est restée 1 an ». Ce qui a marqué Charly : « un hiver mon père avait pris du bois à couper. Il a coupé 2000 à 3000 pins. Heureusement il était vaillant. Et quand il est revenu (après la guerre) il a montré qu'il s'en souvenait. En Allemagne il était directeur d'une usine de surgelés. Un jour sur la route il a rencontré des ouvriers qui sciaient un tronc à l'ancienne et il leur a dit avec sa cravate et son costume « vous voulez que je vous fasse voir comment on fait ? ». Il a coupé du pin tout un hiver, il avait vite appris car il était très vaillant.”

Charly est retourné en Allemagne et de là, a repris contact avec la famille française. Wilhelm Henrich est également retourné en Allemagne, sa ferme avait besoin de lui. Il a laissé de très bons souvenirs de lui à Macau, où il a passé sa captivité dans une famille paysanne :

„Je suis agriculteur de métier et j'ai eu de la chance : je suis arrivé dans une ferme, directement en bordure de la Gironde. Avec 2 autres prisonniers, on logeait chez une famille de Macau... Tous les matins on allait dans l'île d'en face, qui était très grande et encore sauvage, et on rentrait tous les soirs... Sur l'île, il y avait 100 têtes de bétail. On a bêché, semé, planté, tout ce qui était disponible à cette époque. Comme il y avait aussi des vaches pleines et d'autres qui venaient de vêler, j'ai traité de nombreuses vaches pour notre famille, fait naître beaucoup de veaux. On pouvait vraiment se rendre utile comme ça. Dans ce coin, il n'y avait que de la vigne et les familles n'avaient pas de lait... Ça a commencé avec un seau, puis il y en a eu de plus en plus et j'ai traité jusqu'à 30 vaches. Et quand je ramenaient le premier lait, les premiers servis étai-



ent les 2 camarades qui étaient avec moi. Je remplissais un seau et d'abord, c'est nous trois qui en buvions. Puis la famille avait son lait, et le voisin ensuite. Je lui disais : j'ai un seau de lait, si tu as envie, tu peux en prendre toi aussi. Par la suite, le lait fut livré à 3 endroits : Margaux, Macau et Cantenac. La nouvelle s'est répandue, tout le monde venait chercher chaque soir le lait pour sa famille. Ils étaient contents d'avoir du bon lait. J'étais connu comme le loup blanc dans la région, j'ai procuré des litres de lait aux familles !"

D'autres prisonniers sont restés dans le Médoc, soit qu'ils aient perdu leur famille en Allemagne, soit qu'ils aient trouvé dans le Médoc une femme qui voulait commencer une nouvelle vie avec eux en France, comme par exemple pour Johnny et pour Gerhard Langer de Grayan :

„Johnny avait été engagé après sa libération comme ouvrier agricole chez Lartigue puis dans l'entreprise d'Hubert Lacroix et détaché pour être affecté à la barrière car il parlait allemand: « Le personnel d'accueil était réparti ainsi:

- André qui assurait la Direction*
- une secrétaire d'Hubert assurait la réception*
- un gardien de barrière (employé d'Hubert) que l'on appelait Johnny.*

C'était un prisonnier de guerre qui n'avait jamais voulu retourner en Allemagne. D'une nature serviable et joviale, il refusait rarement la canette de bière que les clients lui offraient pour l'aider à supporter la chaleur de l'été.

Il était le «cerbère» parfait pour notre centre de vacances.. Ensuite, il n'a plus voulu repartir en Allemagne et a choisi de s'installer en France. «

Comme pour Johnny, Gerhard Langer a été fait prisonnier après la bataille de la pointe du Médoc et a été affecté au déminage des plages.

En 1938, il faisait des études d'architecte en Allemagne lorsqu'il a été incorporé dans la marine, d'abord pour effectuer son service militaire, puis il y est resté pendant le conflit jusqu'en 1944 quand son bateau a été coulé devant Royan. Il a été alors incorporé dans l'infanterie et a participé à la bataille de la pointe du Médoc avant d'être fait prisonnier et de participer, comme tous les prisonniers, au déminage des plages.

Il est entré dans l'entreprise Lacroix dès sa libération et y est resté jusqu'à sa retraite. Il est décédé il y a une dizaine d'années.

Monsieur Langer a eu deux enfants, un garçon et une fille. Son garçon travaille toujours dans l'entreprise Lacroix et habite à Grayan.“

Les prisonniers allemands qui se trouvaient dans les camps, par exemple à Saint Médard ou Hourtin ou dans des casernes, n'étaient pas aussi bien lotis :

„La vie dans les camps ... Les lits, il n'y avait que des sommiers métalliques ou des lattes. Il n'y avait pas de couvertures. Et pour manger, il y avait de la soupe et, une fois par semaine, un camion apportait du pain. J'avais 16 ou 17 ans, car j'ai été incorporé à 16 ans et à 17, j'étais déjà prisonnier. On prenait des gifles, même de la part des autres Allemands qui étaient plus âgés que nous, quand il s'agissait de la nourriture.

A Saint-Médard, beaucoup de prisonniers sont morts aussi à cause de l'orge. Une ou deux fois par semaine, on avait une gamelle ou un quart de soupe, -pour ceux qui avaient un quart- : de

l'eau avec des raves. Parfois on voyait une peau de tomate flotter dedans. Et le matin pour le café.... Je n'arrive pas à me souvenir que j'aie pu boire du café le matin ... C'est comme pour l'orge : l'orge était entreposé derrière la cuisine, et beaucoup d'entre nous en mangeaient. Mais dans l'orge, il y avait encore la balle, la glume : ils l'avalait avec, et ça leur gâtait complètement l'estomac. Beaucoup sont morts de ça. Je pense que ça leur perforait l'estomac, en fait... „

La situation des prisonniers allemands dans le camp de Saint-Vivien était encore pire :

„Après la capture, nous sommes mis dans un petit pré en face de l'ancien baraquement . Nous sommes gardés par des Somaliens noirs. Le groupe augmente les jours suivants pour atteindre une centaine d'hommes. Rares sont ceux qui ont une couverture ou un manteau. On est là comme quand ils nous ont capturés. On nous a volé toutes les choses indispensables : montre, bague, argent, lettres, oui, même le mouchoir : tout a disparu! Certains n'ont plus de chaussures... On est couché en plein soleil. Aucune protection contre le soleil qui brûle. Après l'interrogatoire, on me sort brutalement : je dois me tenir debout à 10 cm du mur vert de la baraque et regarder le plein soleil. Un Somalien me tient sa baïonnette sous le menton. Qu'est-ce que j'ai fait de mal? C'est parce que je commandais un point de passage? La nuit, tout le monde doit se coucher en plein air, en plein froid, serrés les uns contre les autres. La tête sur les briques. Les premiers jours, on n'a rien à manger. Le soleil nous dessèche, nous donne une soif extrême. Les litres d'eau dans les estomacs vides n'éteignent pas la soif. Et la nuit, on a la vessie pleine. Se redresser, bouger, se tourner est interdit sous peine de mort : quand quelqu'un bouge, une mitraillette tire au-dessus de nos têtes. On doit faire ses besoins sur place, là où on est couché.“

Le récit ci-dessus provient d'une recherche sur Internet, mais nous ne connaissons pas d'autres détails, par exemple le sort ultérieur de l'auteur. Le reportage suivant, sur le camp de prisonniers de Hourtin, provient également d'Internet :

„Il faut comprendre que la vie en camp, quand elle dure des mois et des années, amène à développer beaucoup d'inventivité. Chez les prisonniers, on ne trouvait pas seulement de la résignation, mais aussi de la bravade. Il y en avait qui se négligeaient et se laissaient aller complètement. D'autres luttèrent contre la faim en ramassant et en mangeant les graines de pommes de pin. Celui qui ne voulait pas dégringoler complètement après son travail quotidien se cherchait une activité qui serait peut-être payée en nourriture ! Dans notre camp, je connaissais des camarades qui fabriquaient avec du bois des jeux d'échecs magnifiques, des instruments de musique, par exemple des guitares, et qui, avec des boîtes de conserve, faisaient des coffrets et des bijoux avec une telle perfection qu'une fois notre chef de camp s'exclama qu'il suffirait qu'on donne quelques boîtes de conserve aux prisonniers et qu'il ne leur faudrait alors pas longtemps pour qu'ils en fassent une mitraillette. Moi-même je me suis occupé à apprendre la langue française, dont je n'avais pu apprendre que des rudiments à l'école. J'ai bûché le vocabulaire si intensivement qu'à partir de 1947... j'ai pu en tirer quelque profit.“

Les prisonniers des camps étaient souvent utilisés pour déminer. C'est ce sort subi par son père qui a incité la journaliste Karin Scherf à rechercher ses traces dans le Médoc. Elle a publié ses résultats dans un livre (Spurensuche am Atlantik). Lors d'une lecture-conférence qu'elle a donnée à Gaillan en 2016, elle n'a pas seulement parlé de ses expériences, mais aussi partagé avec des habitants du Médoc leurs souvenirs de la vie pendant et après la guerre :



„J'ai des souvenirs de la période de 39 à 45, parce qu'à Grayan, nous étions au milieu des Allemands, et parce que c'était une place-forte, et moi j'habitais avec mes parents à côté de la Kommandantur. C'était que des officiers. On n'a jamais rien eu à dire, ils ont toujours été très gentils ; bien sûr c'était la période du couvre-feu et tout ça, des contraintes, mais il fallait s'y

faire. Et ils nous donnaient souvent à manger parce que c'était primordial. Mais la période la plus difficile pour moi, ça a été en 42, parce qu'à Grayan ils ont fermé l'école, et il fallait aller ou à Talais, ou à St Vivien, ou à Vensac, et c'était très loin, sans chaussures, sans manteau chaud ni rien, alors je suis partie à St Seurin de Cadourne chez la sœur de mon père, et j'ai passé le reste de la guerre à St Seurin à l'école, et je venais pour les vacances à Grayan. Et avec ma sœur, nous sommes évacuées parce que, à Grayan, les enfants et les personnes âgées ont évacué au début Septembre. Les ponts avaient déjà sauté, puisque de l'autre côté c'était libéré, et on passait sur des planches au Pont du Gua. Et du Pont du Gua, là, on avait des voisins à Queyrac, ils habitaient à Queyrac, et nous, de Queyrac, on est parti à pied à St Seurin de Cadourne, et je suis restée 2 jours sur une chaise, sans pouvoir marcher, tellement on avait fait de chemin, de kilomètres.

Après, je suis revenue en 45 et voilà, voilà mes souvenirs de cette période qui ont été tristes pour moi, parce que je n'avais pas mes parents."

Le fait que l'entente entre les prisonniers allemands et la population locale est facilitée si les deux parties parlent la même langue est une évidence. C'est ainsi que Wilhelm Henrich, de Macau, a appris progressivement le français dans le Médoc, comme beaucoup d'autres prisonniers de guerre. Voici une expérience similaire, de Helmut Kittler :

"Un jour - j'étais assis avec mes camarades dans le camp - j'ai entendu le commandant du camp demander : « Un volontaire ! » Comme personne ne se sentait concerné, je me suis levé et présenté devant le commandant du camp. A côté de lui se tenait une jeune Française avec son vélo. Ils m'ont demandé si je voulais me porter volontaire pour travailler au lieu de rester dans le camp. Même si, en tant qu'adjudant-chef, sous-officier, je ne pouvais pas être contraint de travailler en vertu de la Convention de La Haye, j'ai immédiatement dit " oui " et j'ai pu faire mes valises et partir ensuite à pied avec Madame Odette Bosc jusqu'à Saint Vivien pour le Château Dilleman. Là, j'ai été aussitôt assis à la table familiale pour le dîner. J'ai été très bien traité là-bas...

Son fils se souvient : "Quand mon père parlait de cette époque, ses yeux brillaient. Pour lui, la captivité a dû être le meilleur moment de cette terrible guerre."

Helmut Kuppig, second-maître sur le destroyer Z24, s'est trouvé tellement bien dans le Médoc qu'il y est resté, il a épousé une Française et est décrit comme un autochtone dans un article de Sud Ouest :

„A présent, c'est un paisible grand-père, qui ne se distingue en rien des autres „anciens“ du Médoc. Il a l'accent du pays et dit : „Té pardi!“ comme tout le monde ici. Est-il retourné dans sa région natale? Non. Jamais.

« Sud-Ouest » à l'occasion du 50ème anniversaire de la libération du Médoc 20.04.1995"

3. Résumé

En face de ces descriptions aux nuances plutôt positives, il y a le vécu de la population, les restrictions, les humiliations et les privations causées par l'occupation allemande. Mais ce sont aussi la guerre et les conséquences de la guerre du côté français qui sont déterminants pour la vie des prisonniers et de leurs gardiens dans la période de l'immédiat après-guerre. Par exemple, Remi Jarris rapporte :

„A la libération, en mai 1945, certains évènements n'ont pas fait honneur aux villageois. Il y avait eu, durant ces années d'occupation, des amours entre soldats allemands et jeunes françaises. Une véritable chasse à la femme fut organisée dans le village et les femmes capturées furent conduites en charrette devant la mairie et eurent le crâne rasé. J'étais alors tout petit et mon grand-père m'avait interdit de descendre au village pour ne pas voir ces scènes avilissantes et peu honorables. J'avais cependant entendu les clameurs et les huées poussées par ces gens lâches et pleins de haine gratuite !”

De manière tragique, c'est toujours après les guerres que les habitants du pays qui s'est trouvé au cœur des combats et les soldats des deux camps doivent faire face à la misère et peut-être se rendre compte là que leur hostilité, propagée dans l'opinion publique, n'est rien qui puisse rester justifié dans une rencontre personnelle.

Même si les quelques témoignages que nous avons pu recueillir sur le Médoc à la fin de la guerre ne peuvent et ne veulent pas répondre à une exigence historique même approximative, ils n'en sont pas moins pour nous un commencement – qui nous a très vite fait comprendre qu'une évaluation historiquement correcte nécessite un travail énorme, que l'on ne peut pas accomplir seulement avec quelques participations bénévoles.

Nous espérons donc qu'il se trouvera en Médoc des personnes intéressées par l'histoire de l'après-guerre, à qui nous pourrions transmettre notre travail pour qu'elles le poursuivent. Cela en vaut encore la peine, des témoins contemporains peuvent encore être interrogés directement.

4. Remarques supplémentaires

Une recherche non-systématique nous a conduit à d'anciens prisonniers de guerre qui sont restés dans le Médoc, se sont mariés et dont les enfants sont Médocains. Il est toutefois évident que l'image que l'on pourra établir gagnera en fiabilité en fonction de l'ampleur des témoignages recueillis. Au vu du grand nombre total de prisonniers de guerre allemands en mains françaises, dont bien sûr seulement un petit contingent a été déployé en Médoc, les retours des appels lancés par les canaux les plus divers par notre groupe de travail sont encore trop peu nombreux pour que l'on puisse broser un tableau objectif du sort des prisonniers de guerre allemands.

Dans ce contexte, il y a encore de nombreux domaines où il serait souhaitable de pouvoir accéder à des documents d'une teneur plus intéressante. Il serait ainsi profitable de savoir combien de prisonniers allemands ont été déployés en Médoc, comment ils étaient logés et à quelles activités ils ont été utilisés. Et dans quelles conditions les différentes communes du Médoc ont eu la possibilité de faire travailler des prisonniers.

Il faudrait pouvoir interroger plus intensivement les archives des communes du Médoc dans lesquelles on a pu trouver des documents peu nombreux, certes, mais instructifs. On pourrait certainement trouver dans ces archives, s'ils ont été conservés, des documents relativement étendus et officiels car le déploiement, mais aussi le paiement de la solde des prisonniers de guerre, ainsi que les éventuels incidents disciplinaires doivent avoir laissé des traces dans les actes administratifs des communes.

Chez des personnes privées, il peut y avoir aussi des traces de correspondance administrative avec les communes pour des affaires ayant concerné des prisonniers de guerre.

On ne peut pas exclure non plus de telles traces dans de la correspondance privée, même s'il faudrait se contenter ici de découvertes dues au hasard.

Ce qui est particulièrement important et instructif dans ce contexte, ce sont bien sûr les traces conservées dans la correspondance entre les prisonniers de guerre et leurs familles en Allemagne, sans négliger toutefois les mesures de censure exercées avec une intensité variable.

Étant donné le faible nombre de témoins directs qui peuvent encore être interrogés, on devra, avec les précautions d'usage, exploiter les témoignages oraux « secondaires », quand ils existent. Le recueil d'un nombre plus important de documents dépendra pour une bonne part de savoir si on peut, en Allemagne, faire connaître le travail du groupe « prisonniers de guerre » au public, de telle sorte que d'autres contributions puissent être apportées, au-delà des retours que nous avons déjà.

Comme la découverte de documents liée au questionnement du groupe de travail « prisonniers de guerre » a été jusqu'ici plus ou moins le fait du hasard, on se posera toujours la question de savoir dans quelle mesure on peut en tirer des conclusions généralisables. Le problème qui se pose alors dans ce contexte est que, dans les témoignages des prisonniers allemands, on pourrait avoir une surreprésentation de ceux qui ont une tendance de fond positive, alors que ceux à tendance négative ne laisseraient que peu ou pas de traces, éventuellement tout simplement parce que les souvenirs à contenu négatif ont tendance à être plus rapidement oubliés ou refoulés. Cette difficulté tendra à se réduire si on réussit à augmenter le plus possible le volume des sources utilisables.

Étant donné que de nombreuses découvertes matérielles ont eu lieu plus ou moins au hasard et se dérouleront probablement de la même manière, la question se posera constamment de savoir dans quelle mesure on peut en tirer des énoncés généralisables.

Il se compose le fait de supposer que les souvenirs des prisonniers de guerre allemands pourraient surreprésenter ceux qui ont une tendance de base plutôt positive, tandis que ceux qui ont une tendance plutôt négative ne laissent pas ou moins de traces visibles, peut-être simplement parce que les souvenirs à contenu négatif ont tendance à être oubliés ou réprimés plus rapidement.

Impossible de faire face au travail bénévole individuel. Nous espérons qu'il y aura dans le Médoc l'une ou l'autre personne intéressée par l'histoire de l'après-guerre à qui nous pourrions laisser notre matériel et qui continuera le travail.